

n°134

Croire

AUJOURD'HUI

REPERES POUR CROIRE

À la découverte de l'Esprit

Une série de trois articles sur l'Esprit saint.
Dans ce numéro, le Dieu inconnu.

Sport

des valeurs en jeu

DOSSIER



Le sport renvoie à une culture de passion pour le jeu.
Aujourd'hui en pleine mutation, il cherche de nouvelles valeurs.

ACTUALITÉ

Israël-Palestine : pourquoi ?

Des accords d'Oslo à aujourd'hui. Joseph Maïla, spécialiste du Proche-Orient, donne des clés pour comprendre.



Bayard

D o s s i e r



Bardouil/Equipe

Sport, des

1/ Trop d'enjeux tuent le jeu

JÉRÔME CHAPUIS

P. 12

2/ Le foot, miroir de nos sociétés

PATRICK MIGNON

P. 15

3/ Grandir sur le terrain ?

AVEC JEAN-MARIE BROHM,
CHRISTIAN SCICLUNA, JAMEL
SANDJAK

P. 19

* La Coupe du monde de football vient nous rappeler la place énorme prise par le sport dans les sociétés contemporaines.

* Le mot « sport » couvre des activités bien différentes, de la compétition de haut niveau aux pratiques d'une association locale ou à la détente dominicale. Pourtant cette réalité multiforme renvoie à une culture faite de références et de valeurs communes. Du monde de l'entreprise au club de quartier, le sport tend à devenir un modèle de la vie réelle. Au risque de se prendre de plus en plus au sérieux... Trop lourd d'enjeux, le sport ne perd-il pas sa vocation première : être avant tout un jeu ?

* Le sociologue Patrick Mignon montre comment

le football est devenu un miroir des sociétés modernes. Aujourd'hui, la culture populaire du foot doit relever le défi de lois économiques de plus en plus contraignantes et contraires à l'esprit du jeu.

* Lieu de toutes les passions, le sport divise encore quand il est question de son rôle comme outil d'éducation. Pour certains, les valeurs sportives n'existent plus : le sport est corrompu par le sommet, dans un système que dominant « la triche, la dope et l'argent ». Pour d'autres, il peut transmettre aux jeunes des repères tels que l'action dans le cadre de règles communes ou encore le respect de l'autre dans la compétition même qui en fait un adversaire.

valeurs en jeu

1/ Trop d'enjeux tue le jeu

✱ **ÉTAT DES LIEUX.** Le sport est un mode de vie dont on attend un équilibre physique et psychique. Il est aussi un lieu de rencontre où l'on apprend à fonctionner ensemble. Mais il est peut-être plus encore actuellement un terrain où les affrontements et les règles à respecter sont économiques plutôt que simplement « enjouées ».

Mars 2002. Le Caire. Convention annuelle d'une grande entreprise française. Sept cents cadres sont réunis dans la salle de réception de l'hôtel Intercontinental. Sur l'estrade, un homme seul. David Douillet, quadruple champion olympique de Judo, harangue l'assemblée, exhorte chacun à « muscler son mental », « donner le meilleur de soi-même », tout en insistant sur la nécessité de conserver une « éthique professionnelle », comme on respecte les règles du jeu. Des scènes comme celles-ci, il s'en déroule des centaines chaque année. De même on ne compte plus les footballeurs, rugbymen, navi-

gateurs présents dans la publicité. Si le monde de l'entreprise réquisitionne ainsi les athlètes pour motiver ses troupes ou séduire ses clients, c'est bien que le sport exprime des idées qui dépassent sa propre sphère, qui intéressent la société tout entière. Il est porteur de valeurs. Mais de quelles valeurs parlons-nous ?

Un plaisir partagé

Le sport, c'est d'abord un jeu, un loisir. Trente millions de sportifs en France, mais pas trente millions d'acharnés ! Ce chiffre ne cesse d'augmenter depuis plusieurs années. « Et dans le même temps, l'aspect détente prend le pas sur la compétition, explique Robert Rochefort, directeur du Credoc (1). Le sport devient un style de vie, presque un confort. » Un exemple parlant : le tennis. Il est de plus en plus pratiqué, mais il y a de moins en moins de licenciés, autrement dit de compétiteurs. Dans les grandes surfaces, on le sait bien : ce ne sont pas les exploits de nos sportifs, mais bien les 35 heures qui ont dopé les ventes de VTT, de rollers, ou de chaussures de marche.

Dans notre société, le sport trouve naturellement sa place car le souci de soi, et donc le souci de son corps y sont prépondérants : régulièrement, les médias (encouragés par les pouvoirs publics) nous incitent à ne pas fumer, à ne pas boire, à faire des régimes. Les pratiques sportives s'inscrivent dans cette logique. Elles



JÉRÔME CHAPUIS
Croire aujourd'hui

NOTE
(1) Centre de recherche et d'étude sur les conditions de vie des Français.

AU SERVICE DU-MARKETING

Pour exister, le sport professionnel a besoin de financements. En 20 ans, le parrainage sportif, le sponsoring, a explosé. En contre-partie, les entreprises bénéficient de l'image de l'athlète ou de la discipline, qui les valorise auprès du grand public. Rien n'est laissé au hasard : de même que les professionnels du marketing maîtrisent le langage des couleurs ou celui des symboles, ils connaissent parfaitement les valeurs portées par chaque discipline.
« Le foot, c'est la fête pour tous, explique un jeune cadre d'une société spécialisée dans le sponsoring. C'est le sport fédérateur par excellence. Le rugby, c'est davantage haut de gamme. C'est le combat, c'est l'engagement. Et logiquement, c'est très prisé par les banques et les assurances, qui s'engagent aux côtés de leurs clients. La voile, c'est l'aventure, la volonté à tout prix, mais aussi l'évasion, la nature. Ce n'est pas un hasard si le prochain Défi français de la Coupe de l'America est parrainé par un géant de l'atome. »
Il y a quelques années, McDonald a parrainé le marathon de Moscou.
(Voir aussi « Les sportifs sont devenus les héros des entreprises », *Le Monde de l'économie*, 19 février 2001, article disponible sur www.lemonde.fr).

sont facteurs d'équilibre physique et psychique pour l'individu. Dans la marche, la course à pied, on évacue ses soucis; sur un terrain de foot, on s'extrait du monde un moment. Après l'effort, on se sent bien. Il y a la fierté qu'on éprouve en contemplant la performance accomplie. Cette notion de plaisir est très importante, mais ne doit pas laisser penser que l'engouement pour le sport est un syndrome de l'individualisme ambiant. Au contraire.

Le pourquoi de la règle

Car, souligne Robert Rochefort, « ce qui séduit les Français, c'est surtout la dimension collective de la plupart des activités sportives ». On pratique en famille, entre amis, en club. Même chose lorsqu'on assiste à une rencontre, au stade ou devant la télévision. Le sport est un espace de socialisation et par là, un outil précieux pour la construction de chacun. Dans les milieux éducatifs, on en est convaincu. Et les catholiques font même figure de précurseurs : l'AJ Auxerre (football) et le Cercle Saint-Pierre de Limoges (basket), qui comptent parmi les meilleurs et les plus anciens clubs français, sont issus du patronage paroissial de ces villes.

Le sport a un rôle à jouer dans l'éducation « mais sous certaines conditions », tempère Nadi Derran, éducateur à Vénissieux (Rhônes). Avec une psychologue, il a suivi 170 jeunes footballeurs de la Cité des Minguettes, à la suite d'une série d'actes de malveillance contre les locaux du club municipal et certains dirigeants. « Ce n'est pas parce qu'un gamin pratique un sport, qu'il va d'emblée en comprendre les règles et les appliquer. Il faut qu'un éducateur soit là pour expliquer le pourquoi de la règle. Il faut aussi que les parents s'investissent : qu'ils soient de temps en temps au bord du terrain pendant le match, qu'ils discutent avec l'enfant au retour de l'entraînement. » En un mot : à lui seul, le sport ne peut pas tout.

Pourtant, dans l'enthousiasme qui a suivi la Coupe du Monde 98, il s'est trouvé paré de toutes les vertus, investi de toutes les missions. On a vu dans le sport un moyen de canaliser les adolescents violents. Et c'est vrai que sur un terrain, l'enfant a l'occasion d'apprendre le respect de ses co-équipiers et de ses adversaires. Il identifie ses propres limites. Il déve-

LES CONTRADICTIONS DE L'OLYMPISME

Lors de la création du Comité international olympique en 1894, les délégations se sont mises d'accord sur l'amateurisme des participants. Aujourd'hui, cette disposition n'est plus respectée que pour quelques disciplines comme le foot.

Les Jeux sont l'événement le plus regardé au monde. Les recettes publicitaires qu'ils engendrent se comptent en milliards d'euros.

La charte proclame que « l'olympisme est une philosophie de la vie exaltant et combinant, en un ensemble équilibré, les qualités du corps, de la volonté et de l'esprit ». Mais en même temps, la devise olympique s'oriente résolument vers la performance: « Plus vite, plus haut, plus fort. »

Quant à la fameuse maxime: « L'essentiel est de participer », elle est attribuée à tort à Pierre de Coubertin. On la doit en réalité à l'évêque de Pennsylvanie, lors des Jeux de Londres (1908).

Le baron, lui, est l'auteur de la définition suivante: « La première caractéristique essentielle de l'olympisme (...), c'est d'être une religion. En ciselant son corps par l'exercice comme le fait le sculpteur d'une statue, l'athlète moderne exalte sa patrie, sa race, son drapeau » (Pierre de Coubertin, *Mémoires*, 1892).

SPORTIFS

Selon le ministère de la Jeunesse et des Sports, 30 millions de Français pratiquent un sport, de façon occasionnelle, régulière ou professionnelle. 13 millions sont licenciés dans une fédération. 6 000 ont le statut de « sportifs de haut niveau », qui leur permet d'obtenir des aménagements dans leur temps de travail à l'université ou dans l'entreprise. Pour en savoir plus :

www.jeunessesports.gouv.fr

loppe le sens de l'effort. Il fait l'expérience de la victoire comme de la défaite, avec ce qu'elles ont parfois d'aléatoire, d'arbitraire.

Des joies, des épreuves, des règles à respecter : il serait facile de voir dans le sport un concentré du monde réel. Mais pour Dominique Lebrun, l'analogie est excessive. Prêtre et arbitre, il a passé 14 ans entre sa paroisse et les stades de foot de Seine-Saint-Denis. « Oui, le sport est une petite société, avec des règles du jeu. Mais quand on est exclu, cela n'a de conséquence que jusqu'au coup de sifflet final. » Dans la réalité, c'est différent : une erreur peut vous suivre toute votre vie.

Comme pour l'éducation, le discours public a peut-être été un peu optimiste en présentant le sport comme un moyen d'intégration. On perçoit bien que nos footballeurs « black-blanc-beur » qui vont de victoire en victoire depuis quatre ans sont un reflet idéalisé de la société française. Si quelques-uns s'intègrent par le sport, d'autres restent sur la touche. Zinedine Zidane, le rugbyman Abdelatif Benazzi, le judoka Djamel Bourras sont certes des exemples, des icônes, pour les jeunes des quartiers défavorisés. Mais leurs parcours restent exceptionnels. Les présenter comme des exemples risque de susciter de faux espoirs. « Il y a quelque chose d'insolent et de mensonger à répéter sans cesse au jeune qu'il s'intégrera s'il se défonce sur le terrain, s'indigne un éducateur de la région parisienne. Cela revient à lui dire : hors le sport point de salut. Ou encore : ►

- tu n'es bon qu'à cela. » « On s'est peut-être trompé sur l'intégration des individus, reconnaît Dominique Lebrun. Mais on est en train de découvrir une autre forme d'intégration tout aussi importante : celles des collectivités. Les équipes de foot sont souvent composées de joueurs d'une même origine : portugaise, maghrébine. Pour elles, le sport est un formidable provocateur de rencontres. »

Le sport, hors-jeu ?

Un constat s'impose : il existe un décalage entre les raisons qui poussent les Français à faire du sport et l'image du sport dans les médias. Nous l'avons dit : pour la plupart, le sport est un loisir, une activité ludique, un plaisir partagé. Souvent, l'aspect « compétition » fait partie du jeu, mais il n'en est pas le centre. À l'opposé, la publicité, les médias, l'entreprise glorifient l'exploit, le record, autrement dit des valeurs qui ne correspondent pas à la préoccupation du plus grand nombre. Dans les journaux, la défaite est souvent éludée ; la victoire toujours magnifiée. N'est-ce pas le signe d'un système tout orienté vers la compétition ? Cette façon de voir le sport dérive de ses liens étroits avec la sphère économique. L'inquiétant, si l'on en croît Nadi Derran, c'est qu'elle est en train de gagner les milieux amateurs : « Même en Poussin (la catégorie des 6-8 ans) il y a des élites ! On oublie que la motivation principale d'un enfant, c'est le plaisir de jouer. Les clubs n'y font pas toujours attention : ils privilégient la sélection à leur mission d'éducation. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles beaucoup de jeunes s'arrêtent à

Des joies, des épreuves, des règles à respecter : il serait facile de voir dans le sport un concentré du monde réel. Mais dans la réalité, c'est différent : une erreur peut vous suivre toute votre vie.

l'adolescence, surtout quand ils ne font pas partie des plus doués. »

C'est le moment de poser les questions les plus délicates, celles qui provoquent des débats passionnés : quel est le rôle des élites sportives ? Quel est le sens du sport professionnel ? Les positions les plus extrêmes s'affrontent. Les uns y voient une chance pour la promotion des valeurs sportives, les autres une résurgence des jeux du cirque. Pour les premiers, l'athlète a valeur d'exemple. Pour les seconds, il n'est que l'esclave d'un système. Ceux-ci parlent du sport comme d'une fête collective, un spectacle attrayant. Ceux-là évoquent une religion abrutissante, qui consacre l'émotion et les sensations fortes, qui va dans le sens de l'aliénation des masses. À celui qui affirme que les rencontres apaisent les luttes nationalistes, il est répondu qu'au contraire, elles les exacerbent.

Il est difficile de se faire une opinion quand les arguments fusent comme des anathèmes ! Pointons seulement un risque, celui de voir le sport se dénaturer, perdre ce qui fait son essence même : son aspect ludique. La place de l'amateurisme se restreint d'année en année. Il y a encore quelques années, l'équipe de France de rugby s'enorgueillissait de compter dans ses rangs des médecins, des pompiers, des avocats. Ce n'est plus imaginable. Sous le double effet de cette professionnalisation et de la médiatisation, le sport quitte la sphère du jeu pour celle d'un réel dominé par l'argent. Aujourd'hui, les enjeux de certaines rencontres dépassent largement les limites du terrain : la victoire d'un club ou d'une équipe nationale a des retombées économiques pour toute une région, tout un pays. Or, on ne joue pas au poker de la même façon, selon qu'on parie des haricots ou des billets de banque. Le danger, résume Nadi Derran, c'est que « l'enjeu prenne le pas sur le jeu ».

LE DOPAGE FAUSSE LES CARTES

Longtemps, le sportif a véhiculé l'image positive du héros sain. Un cliché écorné par les récentes affaires de dopage. Le dossier Festina (1998) a révélé l'utilisation généralisée d'EPO dans le monde du cyclisme professionnel. Pour justifier ce recours, les sportifs invoquent la pression du milieu et la caution des médecins. Les contrôles mis en place sont déjà caducs, car de nouveaux produits indécélables ont été élaborés.

La créatine, une substance qui accroît artificiellement la masse musculaire, est très répandue chez les rugbyemen et les footballeurs. Elle est autorisée dans de nombreux pays, car ses effets néfastes ne sont pas prouvés. En France, elle est officiellement interdite, mais tolérée de fait.

Le dopage fausse les cartes ; il jette le doute sur la validité des performances. Il pose aussi la question du sens du sport, censé améliorer la santé. L'espérance de vie d'un cycliste professionnel ne dépasse pas 60 ans.

2/ Le foot, miroir de nos sociétés

✦ **ANALYSE.** Le foot captive, séduit, passionne. Pourquoi ? Notamment parce qu'il est accessible à tous et qu'il met en scène des valeurs qui structurent les sociétés modernes. Mais les logiques du marché tendent de plus en plus à réduire la marge d'imprévisible, essentielle au plaisir du foot.



À TRAVERS L'ASCENSION EXEMPLAIRE D'UN JOUEUR
comme Zinedine Zidane, le foot exprime cet idéal démocratique selon lequel n'importe qui peut devenir quelqu'un.

Le foot est presque partout dans le monde le sport le plus populaire. En France, plus de 5 millions de personnes jouent au foot, dont 2 millions dans des clubs. Aux États-Unis mêmes, où il est éclipsé par le football américain, le base-ball et le basket, il est devenu un sport suffisamment populaire pour revendiquer des chiffres de licenciés et de spectateurs supérieurs à ceux de la France, notamment grâce aux femmes. On sait aussi que les chiffres estimés d'audience télévisée pour la prochaine Coupe du Monde qui aura lieu au Japon et en Corée se comptent en milliards.

Une extraordinaire popularité

Pourquoi ce spectacle est-il l'objet d'une telle passion ? Le foot est populaire d'abord parce qu'il met en œuvre pratiquement toutes les qualités qui caractérisent le jeu et qui sont susceptibles de faire naître des émotions : la compétition, l'habileté, l'aléatoire (le rebond de la balle), le déploiement des couleurs et des emblèmes des clubs ou encore le vertige provoqué par l'expérience de la foule. À ceci, il faudrait ajouter la sociabilité, le plaisir de se retrouver avec des amis ou avec des inconnus pour partager une heure et demie de spectacle et en discuter après. On peut ajouter que les codifications (l'organisation de compétitions régulières, les règles du jeu simples) contribuent à son expansion sans précédent. ▶



PATRICK MIGNON
Sociologue,
chercheur à
l'INSEP (Institut
national du sport
et de l'éducation
physique).

- ▶ Grâce à elles, le foot partage, avec d'autres sports collectifs, l'unité de temps, de lieu et d'action qui garantissent les qualités dramatiques de l'événement, donc le suspens, accru par l'invitation à prendre partie pour l'un des deux camps. De plus, le foot est praticable par quiconque. Il ne suppose pas comme le rugby ou le basket des dispositions physiques particulières, les petits n'y sont pas fortement pénalisés. Il fait appel à toutes les qualités physiques et morales des individus: la force, la grâce, l'endurance, les qualités intellectuelles ou morales, mais aussi la ruse ou la roublardise par laquelle on trompe joueurs adverses et arbitres. Enfin, grâce à la simplicité des objets pouvant matérialiser un terrain de foot, il peut se jouer partout, dans la rue ou dans une cour de récréation.

NOTES

(1) Le sociologue Alain Ehrenberg a notamment écrit *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991. Quant à l'ethnologue Christian Bromberger, il est l'auteur de *Le Match de foot: ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Maison des sciences de l'homme, 1995.

Le foot dit les valeurs des sociétés modernes

Comme Christian Bromberger ou Alain Ehrenberg (1) l'ont bien montré, le plaisir pris au foot vient aussi de ce qu'il mobilise les valeurs qui sont constitutives des sociétés modernes, et plus généralement de l'expérience humaine, et qu'il exprime les tensions provoquées par la mise en œuvre de ces valeurs. À travers l'application et l'interprétation des règles, il s'agit, pour le spectateur, de s'instruire sur ce qui organise les rapports entre les individus et entre les collectifs dans une société égalitaire en droit mais inégalitaire en fait, de savoir comment on gagne et comment on perd, comment on se comporte entre hommes, de s'interroger sur ce que sont les rapports entre l'universel et le particulier.

POUR NOUS, LES HOMMES

Mise à part l'exception américaine, le foot est une pratique masculine. Il y a peu de pratiquantes de ce sport, et peu de spectatrices dans les stades : en Grande-Bretagne, les joueuses représentent 3 % des adultes s'adonnant au foot. En France, les femmes représentent rarement plus de 10 % du public des stades. Le foot s'inscrit donc dans le partage entre domaine masculin et domaine féminin. Dans tous les pays, aller à son premier match signe l'entrée dans le monde viril, tout comme les premières parties de foot organisées dans les cours de récréation. Le foot est l'une des figures dans lesquelles s'éprouve le statut masculin : on y apprend à se faire respecter, on s'expose à la douleur et à l'effort, on se prête au défi, dans le jeu ou face à d'autres supporters. Mais c'est aussi simplement qu'on y est « entre soi », en dehors des femmes.

À travers ses règles, le foot met en scène, en effet, les principes des sociétés industrielles dans lesquelles il est né. Le foot, par son organisation (jeu d'équipe, tactiques de jeu), symbolise la division du travail (la spécialisation des joueurs et des postes) et la nécessité de la discipline collective. Mais il met aussi en évidence, dans des sociétés qui croient à l'individu et à l'égalité, la part de l'initiative individuelle dans un projet collectif: l'issue d'un match peut dépendre du génie d'un joueur ou de la chance. De plus, avec ses classements, remis en cause chaque année, ou les principes de la relégation en division inférieure et de la promotion des meilleurs venant des divisions inférieures, il montre que rien n'est jamais acquis, qu'aucun statut n'est stable et que le mérite, intelligence du jeu et travail, tient pour une grande part dans l'établissement des hiérarchies. Dans un monde où les hommes sont théoriquement égaux mais inégaux en fait, il démontre bien la force de l'inégalité. Souvent, les clubs les plus riches triomphent. Mais à travers le petit club qui élimine un « gros » ou à travers l'ascension exemplaire d'un joueur (Zidane par exemple), il exprime cet idéal des sociétés démocratiques selon lequel n'importe qui peut devenir quelqu'un. Comme le dit Christian Bromberger, il donne ainsi à voir un monde humainement pensable.

Le réalisme italien contre la générosité écossaise

Mais dans le foot, il est aussi fortement question de la mobilité des statuts collectifs. Car ce sport fait dépendre la destinée individuelle du succès d'un groupe, qu'il s'agisse de l'équipe, du club, du village, de la ville ou de la nation. Le foot pose donc en permanence la question des appartenances, de ce qui définit les qualités des divers groupes qui composent une société. C'est ce qui se joue dans les oppositions entre les styles des différentes équipes et les raisons pour lesquelles on soutient telle ou telle. Les styles sont autant de manières de gagner et de perdre. On peut préférer la mécanique bien huilée des Allemands à la chorégraphie brésilienne, critiquer la brutalité uruguayenne comparée à la finesse française, apprécier le réalisme italien opposé à la générosité écossaise.

L'équipe de foot est comme un miroir des qualités que s'attribuent les habitants de Paris, de Liverpool ou du quartier de la Boca à Buenos Aires. Les résultats sont alors à la mesure de la manière dont une collectivité voit son destin. Il y a des clubs qui ont toujours du succès, d'autres qui doivent faire face à des catastrophes, d'autres encore qui doivent payer leurs moments de folie.

La popularité du foot réside aussi dans le fait qu'il pose le conflit et la compétition comme formes normales de la vie sociale: il s'oppose à toutes les formes de neutralisation des relations entre groupes ou de croyance en la pacification définitive des sociétés. Il considère toujours que la question de la relation à l'autre ne peut être évitée, que la victoire ou la défaite révèlent les qualités morales de la nation ou de la ville engagée dans la compétition. Le foot permet de répondre à la question: de quoi peut-on être fier? Grâce à quoi peut-on se définir? D'où l'importance d'avoir, pour chaque pays, une équipe de foot et de définir des styles nationaux en ce qu'ils concrétisent une identité nationale.

La popularité du foot tient ainsi à sa capacité à faire exister les collectifs et à signifier les différents niveaux d'intégration des individus: le quartier ou le village, la nation ou la classe sociale et enfin, par l'internationalisation du sport, le monde. Dans la période qui va de 1870 (date des débuts du professionnalisme sportif et du succès populaire du foot en Grande-Bretagne) aux années 1950, le foot a contribué à construire les collectifs de la société industrielle où il est né. Aujourd'hui, il manifeste plutôt les incertitudes sur les contours des collectifs créés dans le siècle précédent, ainsi que l'affirmation de nouvelles identités ou la volonté de recréer des communautés. Comment peut-on comprendre autrement les défilés que la France a connus au soir de la Coupe du Monde en 1998 et les commentaires auxquels ils ont donné lieu: est-ce la célébration d'une France multi-ethnique? Est-ce la victoire de l'intégration à la française?

Un spectacle rentable

Il existe ainsi une culture du foot avec ses rituels ordinaires, ses événements exceptionnels, ses supporters et ses héros. Cette culture

QUAND LES DIEUX S'ÉVEILLEN EN NOUS

« Je supporte assez mal, je l'avoue, ces esprits forts qui ricanent, supérieurs, au spectacle des débiles qui perdent leur temps, leur raison, leur argent au jeu, au spectacle de vingt-deux analphabètes s'affrontant pour la possession dérisoire d'une balle ronde. N'y aurait-il pas, à les entendre, de spectacles plus élevés, de causes plus utiles à l'humanité? Et je supporte encore moins ceux qui, pour un peu, s'excuseraient, oui, de s'abandonner à ces gamineries. Ou pire encore, s'acharnent à le vouloir "propre", détaché de la loi de l'argent, et par-dessus tout utile, manière de former une jeunesse saine, au caractère trempé, acquise aux "vraies" valeurs – bref, de les préparer à la vie civique. Comment leur faire sentir, à tous ceux-là, que rien n'est plus important que ce qui est en jeu dans le jeu, qu'un stade est un cratère, saisi à l'instant de la naissance du monde, quand s'éveillent en nous les dieux – et le langage populaire, ici, est à prendre à la lettre qui parle des "dieux du stade", et appelle les joueurs à se "transcender"! Un cratère, et ce qui s'y joue, de l'affrontement de la liberté et du destin, est très exactement ce qui se jouait déjà dans la tragédie antique, avec la même intensité, les mêmes implications métaphysiques...»

Michel Le Bris, extrait d'un texte publié dans *Football et Littérature, une anthologie de plumes et de crampons*, par Patrice Delbourg et Benoît Heimermann, Éditions Stock, 1998.

est, jusqu'aux années 1980, le fruit d'un compromis entre le monde du foot et le monde économique: spectateurs, subventions des collectivités locales, engagements de sponsors et mécènes locaux assuraient le financement des clubs. La télévision souvent publique faisait sa promotion au plan national, voire européen. Les fédérations nationales et internationales étaient garantes des règles du sport et de ses intérêts. Les clubs professionnels, organisés en ligues, défendaient sa dimension commerciale. La loi du sport s'imposait à tous et il était de l'intérêt de chacun que cette loi existe.

Mais aujourd'hui, les clubs se dotent de départements juridiques, financiers, marketing, et les professionnels du management concurrencent les dirigeants bénévoles. Le changement s'est produit dans les années 1980. À ce moment-là, des fabricants d'articles de sport comme Adidas, de grands groupes industriels comme Matra ou financiers comme Fininvest et Berlusconi, des médias comme Canal Plus ou Rupert Murdoch, investissent dans le développement du foot et cherchent à en faire un spectacle rentable. ▶

La popularité du foot réside dans le fait qu'il pose le conflit et la compétition comme formes normales de la vie sociale.

- Cette nouvelle logique économique a des conséquences sur la culture du foot: elle se traduit par la volonté de lutter contre l'incertitude sportive ou de la limiter à quelques élus. Depuis que les ressources les plus importantes viennent des revenus tirés des médias, l'exposition d'un club à la télévision est une condition nécessaire à la bonne santé économique. Du coup, la défaite, l'absence de qualification pour une coupe européenne ou l'élimination précoce lors d'une compétition produisent des manques à gagner qui empêcheront l'achat de nouveaux joueurs, quand elles ne mettent pas en danger l'existence du club lui-même. D'où les débats sur le partage des revenus des droits de retransmission entre tous les clubs de foot et la tentation pour les clubs les plus riches de s'organiser entre eux pour garantir leurs ressources.

La fin de l'exception sportive

L'imaginaire du sport dans nos sociétés est donc en train de se transformer: le compromis qui faisait entrer le foot dans la sagesse populaire se rompt à travers ces stratégies qui visent à échapper aux risques de l'insuccès. Le principe de la justice sportive s'imposant à tous est alors menacé. C'est aussi la rupture du lien entre le club et son territoire qu'on peut voir à travers le caractère abstrait du club comme société anonyme: la référence au lieu pourrait disparaître ou être associée au sponsor comme dans le basket en Italie (Kinder Bologne). L'attachement à un club ne passe plus nécessairement par la participation à un rituel collectif (le match), par l'appartenance à une ville ou à une nation, mais par la télévision et son marché. Voilà qui brise le sacro-saint rituel des matches disputés au même moment sur un territoire national donné. On le voit encore à la transformation des liens entre les joueurs et le collectif que représente l'équipe. La rationalisation économique du foot fait qu'il existe une industrie des joueurs. Le joueur n'est pas formé pour porter les couleurs de l'équipe mais pour constituer un produit vendable sur le marché. D'où le

POUR ALLER PLUS LOIN

■ Claude Askolovitch, *Le foot, sport ou argent ?*, Mango Documents, 2002.

■ Cahier de l'INSEP, *Football, jeu et société*, n°25, septembre 1999.

■ Patrick Mignon, *La passion du football*, Éditions Odile Jacob, 1998.

■ Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard Éditions, 1998.

■ Patrice Delbourg et Benoît Heimermann, *Football et Littérature, une anthologie de plumes et de crampons*, Éditions Stock, 1998.

caractère désuet de la référence au maillot ou au club: une équipe n'est plus, si tant est qu'elle l'ait été, un collectif représentant une entité supérieure, mais un rassemblement d'individualités qui ne devient un collectif que par la négociation bien comprise de leurs intérêts. La transformation du supporter en consommateur et la marginalisation du spectateur au profit du téléspectateur sont d'autres aspects de ce processus. Les clubs peuvent être tentés de hausser le prix des places ou d'en réserver la vente à ceux qui prendront des abonnements à l'année. Par ailleurs, le supporter ou le spectateur deviennent la cible du *merchandising* et se voient proposer, dans les boutiques des clubs, des gadgets aux couleurs du club et des maillots qui changent tous les ans de design pour les obliger chaque année à réinvestir.

Parmi les positions en présence, certains ont une vision très nostalgique de ces évolutions, comme si le foot d'avant était l'image de la démocratie. D'autres, au contraire, en ont une vision très positive: en rattachant le sport au marché, elles accentuent le processus de détachement de l'individu de toute forme d'appartenance communautaire étroite. Elles rompent aussi avec des pratiques dans lesquelles l'idéal sportif était déjà bafoué et qui coûtaient à la collectivité. Il n'en reste pas moins qu'en ne définissant plus le foot comme l'ensemble des équipes qui jouent à ce jeu, mais comme l'ensemble des pairs qui jouent dans la même catégorie, le système actuel du foot fait écho aux tendances existantes dans la société: la ségrégation spatiale, les ghettos de riches, et la constitution d'une nouvelle oligarchie.

À ce titre, le foot reste un enjeu pour ceux qui continuent à penser que si le sport en général, et le foot en particulier, a un sens c'est parce qu'il est un univers de règles qui s'imposent à tous. Que signifie une société dont une partie des membres se retirent du jeu ou se protègent de ce qui est le lot commun? Une société où la force, ici la force économique, n'est plus régulée par le droit? Une société où n'existe qu'un seul ordre de jugement de l'excellence? Si on prend au sérieux la proposition selon laquelle le foot nous donne à voir une société proprement humaine, quelle image de l'humanité nous est renvoyée dans une telle évolution? *

L'attachement à un club ne passe plus nécessairement par la participation à un rituel collectif (le match), mais par la télévision et son marché.

3/ Grandir sur le terrain ?

* **DÉBAT.** Parce que le sport de haut niveau est une référence, ses dérives ont des répercussions majeures sur la façon dont sont vécues les valeurs sportives sur le terrain. Dans la crise du sens qu'il traverse, le sport peut-il encore jouer un rôle éducatif auprès des jeunes générations ?

Croire aujourd'hui : Le sport permet-il encore, selon vous, la transmission de valeurs éducatives ?

Jean-Marie Brohm : J'ai été durant 25 ans prof d'éducation physique dans un lycée parisien, et j'ai vu peu à peu les valeurs de l'olympisme se déliter. Pourquoi ? Pour une raison simple : les jeunes regardent la télé, ils lisent *L'Équipe*... et ils discutent entre eux. À partir du moment où existent une médiatisation importante d'un côté, et une corruption généralisée de l'autre, les gamins voient le sport tel

qu'il est. Sans parler du pouvoir d'exemple d'idoles comme Zidane lorsqu'ils ont des comportements violents sur le terrain. Comment voulez-vous dès lors que le sport puisse avoir une valeur d'exemple positive ? Aujourd'hui, ce qui permet un tout petit peu à des footballeurs de se respecter, ce sont les mercenaires : ils passent d'un club à un autre, donc les joueurs pensent qu'un jour ou l'autre ils pourraient jouer ensemble. Mais sinon, tout le système du sport de haut niveau est traversé par une violence inouïe !

PROPOS
RECUEILLIS
par Véronique
Badets.

Jean-Marie Brohm,
professeur de sociologie à l'université
Paul Valéry-Montpellier III, auteur
des *Shootés du stade*, Éditions Paris-
Méditerranée, représentant le courant
critique sur le sport.

Christian Scicluna,
membre du comité directeur de la
Fédération sportive et culturelle de France
(FSCF), fédération d'inspiration
chrétienne, qui compte autour de
217 000 adhérents.

Jamel Sandjak,
directeur de l'Olympique
de Noisy-le-Sec/Banlieue 93
(qui joue en national, 3^{ème} division).





► **Jamel Sandjak:** Je pense également que les valeurs de l'olympisme n'ont plus cours nulle part. Le sport n'est plus un moyen de véhiculer des valeurs comme le respect de l'adversaire, l'hygiène de vie, etc. Les jeunes que je côtoie dans les quartiers (car ce sont eux que je connais et dont je parle ici) ne perçoivent pas le terrain de jeu comme un espace à part de ce qu'ils vivent à l'extérieur... La surmédiatisation du sport et notamment les dérives du foot, ont fait naître d'autres modèles auprès des jeunes. Les stars du sport ont pris valeur d'exemple... en positif ou en négatif. Dans les quartiers, il y a une espèce de mimétisme. C'est d'autant plus vrai que, pour de multiples raisons, ils n'ont plus de référence familiales fortes, notamment le père et son rôle dans sa transmission des valeurs du travail. Quand Nike ou Adidas vous annonce que si vous achetez leur paire de chaussures, vous allez devenir le plus fort, c'est une remise en cause totale des valeurs sportives. Et c'est un vrai problème d'éducation. Certains gamins vont tout faire pour s'acheter cette paire de pompes.

Christian Scicluna: Personnellement, je ressens encore très fortement chez les jeunes de notre fédération la présence de valeurs olympiques comme le fair-play, le respect et la générosité. Ils viennent à nos compétitions pour concourir. Ils ont été préparés dans le cadre d'un programme qui les encourage à donner tout ce qu'ils ont en eux pour atteindre un objectif. Mais pour la majorité d'entre eux, peu importe qu'ils soient premier ou vingtième: notre discours est de relativiser l'importance du résultat, de les encourager à mieux faire la fois d'après. C'est cela qui est important.

JMB: Faites-en l'expérience, y compris au niveau associatif: mettez des enjeux dans une compétition de gymnastique, un match de foot, de basket ou de ping-pong, et vous verrez. À partir du moment où l'on dit « Que le meilleur gagne » et qu'il y a des enjeux, apparaissent des loups et des agneaux.

Christian Scicluna

« Personnellement, je ressens encore très fortement chez les jeunes de notre fédération la présence de valeurs olympiques comme le fair-play, le respect et la générosité (...). Ils ont été préparés dans le cadre d'un programme qui les encourage à donner tout ce qu'ils ont en eux pour atteindre un objectif. »

CA: On présente souvent le sport comme un moyen de socialiser des jeunes qui trouvent difficilement leur place. Qu'en pensez-vous?

JS: Je pense que le sport, tel qu'il est pratiqué dans notre club, peut apporter quelques repères à des jeunes déstructurés. Il ne va pas résoudre les problèmes politiques de violence et d'exclusion dans les quartiers, mais il va leur donner un certain nombre d'outils pour être un peu plus solides. Venir au sport ne suffit pas pour donner aux jeunes des bases d'apprentissage, des valeurs, des repères qui leur ont fait défaut. Il faut aussi s'entourer de psychologues, de professionnels qui agissent dans le cadre d'associations de prévention. Car certains jeunes arrivent avec plein de problèmes, qu'ils ne laissent pas à l'entrée du stade. À un moment, à Noisy-le-Sec, nous avons eu le choix: soit le club de foot restait uniquement un lieu de sport et de compétition; soit on osait intervenir dans la vie des jeunes qui venaient chez nous. Par exemple, un jeune de 16 ans est arrivé deux fois de suite à l'entraînement sans son équipement. Dans d'autres clubs, on l'aurait sans doute renvoyé sans se poser de questions. Mais l'entraîneur a essayé d'en savoir plus. Il s'est rendu compte que le gamin était à la rue depuis une semaine. À partir de là, toute une équipe a pris le relais et a accompagné ce jeune. Le sport peut donc être un outil d'accompagnement social à condition qu'un vrai travail se mette en place, avec de vrais professionnels. Les éducateurs de sport et les dirigeants bénévoles sont complètement débordés et en effet ils ne sont pas formés à cela. Le problème, c'est que les responsables fédéraux qui sont venus voir notre action nous ont dit que ce n'était pas à un club de foot de faire ce que nous faisons. Nous, nous pensons que si, parce que notre club tient compte de son environnement. Et de par la qualité des résultats sportifs de notre club, nous avons à leurs yeux une réputation et une légitimité.

CS: Votre action montre que le sport, en lui-même, n'a pas la vertu de socialiser. Il ne peut le faire que s'il est entouré de toute une série d'actions qui portent sur l'environnement du jeune sportif. C'est aussi ce que nous faisons quand, dans certains de nos clubs, des cours de soutien scolaire sont proposés après les matches.

Je reconnais tout à fait les méfaits de la médiatisation et de la compétition à outrance... Mais je ne voudrais pas que l'on passe sous silence dans ce débat les milliers de personnes qui, dans toute la France, pratiquent un sport en restant fidèles aux principes olympiques. Il existe sur le terrain des gens qui se battent avec différents moyens. À Poissy, il y a deux ans, nous avons réuni en compétition 5 000 gymnastes et tout s'est bien passé. Il n'y a pas eu de violence ni de casse, et la journée s'est conclue sur une soirée festive.

Par ailleurs, notre fédération essaie de répondre au désir de ceux qui souhaitent goûter de nouvelles sensations sportives, en dehors de toute compétition. Si à 15 ans, un adolescent vient nous voir pour faire de la gymnastique, nous l'acceptons. Alors que d'autres clubs qui auront à l'esprit de préparer des sportifs de haut niveau pensent qu'il faut les former à partir de 4 ans. Nous, nous disons : pas de compétition avant 7 ans, afin de laisser à l'enfant le temps de trouver son équilibre, sa respiration, ses repères dans l'espace.

JMB : Ce que vous faites tous deux est très bien, mais c'est une goutte d'eau dans un océan de corruption. Pour moi, la seule réponse à une meilleure socialisation de la jeunesse se situe bien en amont du sport. C'est l'école ! Changez l'école et une grande partie des problèmes vont se résoudre. Par ailleurs, quand on parle d'intégration par le sport, je trouve que c'est un profond mépris que de confiner la jeunesse des banlieues à l'ascension sociale par le ballon. Pour un Zidane qui réussit, combien restent dans le ruisseau ?

CA : Peut-on encore, selon vous, amender le sport, le rendre plus « propre » ?

JMB : Pour réinjecter des valeurs de fraternité et de respect dans le sport, il faudrait que les pouvoirs publics et les partis politiques se saisissent de la question. Mais aucun parti ne propose de perspective autre que d'acclamer nos champions. Lorsqu'on parle d'esprit olympique, regardons les Jeux de Sydney ou de Salt Lake City. Qu'a-t-on vu ? Des gens qui se dopent et à qui on remet des médailles. C'est se moquer des gens. Car on sait aujourd'hui que tous les champions se dopent de façon à échapper aux contrôles. Et les gamins savent très bien que le sport tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, c'est l'école de la triche.

Jean-Marie Brohm :

« Quand on parle d'intégration par le sport, je trouve que c'est un profond mépris que de confiner la jeunesse des banlieues à l'ascension sociale par le ballon. Pour un Zidane qui réussit, combien restent dans le ruisseau ? »

Jamel Sandjak :

« Venir au sport ne suffit pas pour donner aux jeunes des bases d'apprentissage, des valeurs, des repères qui leur ont fait défaut. Il faut aussi s'entourer de psychologues, de professionnels qui agissent dans le cadre d'associations de prévention. »

Le problème aujourd'hui, pour moi, c'est : qu'est-ce qu'on admire ? Qu'est-ce qu'on fait admirer aux jeunes ? Quand on acclame des joueurs qui gagnent des centaines de millions de francs, n'encourage-t-on pas un système absolument immoral ? Je regrette que jamais aucune personnalité politique n'ait eu le courage de dénoncer cette mystification généralisée, cet opium du peuple qu'est devenu le sport.

JS : Dans un championnat de troisième division, nous, club amateur, rencontrons les clubs de villes comme Cannes ou Toulouse qui emploient des joueurs professionnels. C'est comme si vous aviez en compétition quelqu'un de « dopé » et quelqu'un qui ne l'est pas. Cette rupture d'égalité est ressentie comme une violence par les joueurs de clubs amateurs. Il faudrait que tous les clubs qui jouent en national puissent accéder à un statut professionnel, grâce à des subventions publiques. Et que la Fédération française de football décide qu'en troisième division, le championnat soit professionnel comme en divisions un et deux.

CS : Je voudrais souligner le rôle de la formation de l'encadrement, qui est essentiel pour faire évoluer le sport. Nos éducateurs sont formés en tant que techniciens du sport mais aussi en tant qu'animateurs conscients des valeurs olympiques et des valeurs affinitaires, en l'occurrence celles de l'Évangile. Il y a un encadrement qui a des règles et qui pose des interdits clairs sur la violence. On ne va pas attendre d'avoir une commission qui va statuer. Cela se fait au jour le jour : il faut une ambiance, une chaleur, un accueil qui permettent aux gamins de se sentir bien. Le sport est une activité humaine pratiquée par des hommes et des femmes qui ont leurs faiblesses et leurs qualités. Ils sont sur le terrain et dans les salles comme ils sont dans la vie. Pourquoi y seraient-ils différents ? Pourquoi le sport serait-il le seul lieu de pureté dans un monde de business, d'égoïsme et de violence ? La seule activité honnête dans un monde où l'on triche ? Et pourtant, il essaye. Des dizaines de milliers d'adultes contribuent par le sport à l'éducation des jeunes, par une présence et des actions de tous les jours. Je regrette que les turpitudes et les excès du sport spectacle alimentent des médias totalement muets sur le vrai sport. *